

Une bouteille à la mer

Les éditions Moires viennent de publier « Nulle part », de Didier Delahais. Un texte à la force poétique indéniable et dans lequel l'auteur bordelais engage son personnage à entrer de plain-pied dans la réalité.

Courrier de Gironde : Cette période de confinement a-t-elle été propice à l'écriture ?

Didier Delahais : Pas forcément. L'écriture vient plus facilement quand le monde suit son cours. Durant cette crise sanitaire, on peut au contraire être rattrapé par une sensation étrange d'un temps autre, qui renvoie à une certaine violence du monde. D'ordinaire, nos habitudes nous permettent de nous en détourner. Là, c'est plus difficile. J'en ai profité pour transformer un atelier d'écriture que je devais animer en commande d'écriture intitulée *L'atelier imaginaire* et dans lequel sont conviés des participants fictifs...

C.G. : *Nulle part* est votre troisième livre. A-t-on affaire au même personnage que dans *Faut voir* et *J'inai dehors*, où il était question de quelqu'un en proie à un doute existentiel abyssal ?

D.D. : Un triptyque s'est formé de lui-même. Dès le départ, *Faut voir* avait été écrit principalement pour le théâtre : un homme parlait tout seul et à tout le monde sous forme de monologues, avec des hésitations dans la parole, des tics de langage, sans toujours finir ses phrases. Tout le monde pouvait se reconnaître dans cette oralité. L'écriture de *J'inai dehors* a

été plus difficile car je pensais à la dimension théâtrale du texte. Je voulais y exprimer un véritable amour pour les mots avec la recherche d'un langage autre, plus poétique. Mon personnage, amateur de formules désuètes, s'est alors attaché à la sonorité des mots, sans tenir compte d'un monde évanescent. Par exemple, il a bien une habitation, mais il n'est pas sûr que celle-ci possède des murs... Il doute de son existence, a du mal avec les obligations sociales et ne s'expose qu'avec réticence à l'inconfort du regard des autres. Avec *Nulle part*, ce personnage, jusque-là plongé dans un état contemplatif, s'engage enfin à pénétrer la réalité, à faire l'expérience du concret. C'est une profession de foi, avec toute une dimension mystique sous-jacente...

C.G. : Et où prend place une nouvelle fois cette dialectique du dedans et du dehors qui vous est chère...

D.D. : Il est en effet souvent question de « sortir de ». C'est sensible dès le début du texte, avec le souvenir d'enfance d'un manège et du pompon à décrocher, qui semble relever de la magie. Mais quand il s'aperçoit que le pompon est manipulé par un bonhomme quelconque, la désillusion est là : il voulait sortir



L'auteur bordelais Didier Delahais.

Ph. Didier Delahais

de la gangue du réel et se retrouve prisonnier d'une forme de supercherie. Plus tard, il cherchera à entrer dans un hôpital, puis dans une prison, où il sera mis en détention. Mon personnage ne se situe véritablement « nulle part », il n'appartient pas à un temps précis non plus, puisqu'il finit sur le *Titanic*, à une autre époque, comme s'il incarnait, en fait, des personnages différents.

C.G. : Jusqu'ici, la ponctuation était absente de vos livres. Cette fois, elle intervient sous forme de points essentiellement. Pourquoi ce changement ?

D.D. : Mon éditrice m'avait mis dans la case Théâtre, ce qui m'a limité et occupé l'esprit. Dans mes deux précédents textes, l'absence de ponctuation n'était pas

gérante car, à la scène, le langage se met en place de lui-même. Cette fois, *Nulle part* est publié dans la collection Poésie et j'ai eu à cœur de mettre en place une ponctuation, même minimale. On y retrouve certaines constantes d'ordre stylistique, avec la propension au fragment – même si l'on frôle parfois le récit –, le goût pour la nuance, des agencements de mots qui me sont propres et une concision sans fioriture. Je ne cherche pas à « faire moderne ». Mes références littéraires – Beckett, Duras, Michaux, Pinget, etc. – ne sont d'ailleurs pas spécialement d'avant-garde.

C.G. : Dans un court texte de septembre 2019, on trouve une réflexion étonnamment prémonitrice sur la liberté : « Cette liberté placée en effigie de nos bâtiments, vendue comme une âme au nom de la religion sécuritaire. Nous avons laissé nos protecteurs s'installer dans notre jardin. Un jardin dans lequel il faudra désormais une autorisation pour traverser une rivière ou gagner le droit de s'allonger dans l'herbe... »

D.D. : Pour *L'atelier imaginaire*, j'ai sciemment fait frotter la question du jardin avec la littérature. De manière plus générale, et contrairement à l'idée

commune, on est en permanence connecté avec le monde quand on écrit. Je me sens très poreux, comme mon personnage qui est envahi par l'alentour sans pouvoir trouver une place bien identifiable et qui joue avec l'idée de l'anéantissement de l'homme moderne. Comme il ne maîtrise pas les codes du « dehors », il ne donne pas les réponses attendues et finit par se faire anétrer. Il y a aujourd'hui une telle accélération du temps que vivre de manière méditative semble impossible. Heureusement, il y a toujours la possibilité de construire des ponts... Ainsi, *Nulle part* peut faire figure de « petite bouteille à la mer » avec ce message : Attention à nos libertés, à notre capacité de réimaginer le monde. Mais il y a un bruit de fond médiatique constant où les formules sont récupérées et vidées de leur substance. Par exemple, on entend énormément parler du « monde d'après ». Ce confinement nous aura finalement révélé la violence du monde et l'achèvement du politique.

Frédéric LACOSTE

« Nulle part », Didier Delahais, éditions Moires, Collection Châtaignier/Poésie - 72 pages - 12 €